

Et si, aujourd'hui, nous passions directement au Credo ? Et si, en ce dimanche, il n'y avait pas de sermon ? Car, après tout, nous la connaissons par cœur, cette parabole des ouvriers de la onzième heure : qu'aurait-elle donc de plus à nous apprendre, cette histoire tant entendue ? Faisons pourtant le pari, le pari fou, le pari gratuit, le pari enthousiasmant que cette parabole a encore un enseignement à nous offrir, un trésor à nous découvrir ? Si cela était vrai, où les trouverions-nous, cet enseignement et ce trésor ? Précisément, là où nous n'avons pas coutume de les chercher : dans la personne du Maître de la Vigne.

En effet, en bons égocentriques que nous sommes tous, nous lisons cette parabole à travers l'étroite fenêtre de ce que nous sommes et de ce qui nous parle directement, immédiatement : ce qui parle de nous, ce qui nous parle à nous...; or, nous avons bien compris que le « Maître de la Vigne » désigne le Seigneur, tandis que les « ouvriers » représentent les hommes : nous nous attachons donc uniquement à ce qui regarde ces derniers - car nous nous identifions à eux – négligeant de ce fait la figure du Maître. En outre, comme notre approche de la foi est – pour notre malheur et la grande tristesse des saints - bien plus souvent morale (qu'est-il permis, qu'est-il défendu de faire ? Quelle récompense aurais-je si je fais le bien ? Quel châtement si je choisis le mal ?) que spirituelle (comment devenir un ami de Dieu, un vrai disciple de Jésus-Christ ?), nous concentrons notre attention sur la morale de la parabole, sur la récompense que recevront les ouvriers, sur la maxime du Christ à propos des derniers et des premiers – y cherchant une leçon concrètement applicable pour notre vie morale et un enseignement utile et directement réalisable (et nous demeurons secrètement insatisfaits par l'apparente injustice du Maître qui ne récompense pas d'une petite prime les heures passées « sous le poids du jour et de la chaleur »).

Mais si, en tout cela, nous faisons fausse route ? Si l'intérêt de la parabole était en réalité ailleurs ? Si le Christ Jésus entendait, en fait, orienter notre regard non vers le montant de la récompense mais vers la personne du Maître de la Vigne ? En effet, que nous dit-il au seuil de cette parabole ? « Le Royaume de Dieu est comparable à un Maître de maison » : le Royaume de Dieu, contrairement à ce que nous croyons bien souvent n'est pas un quelque chose : une récompense mais un Quelqu'un : Dieu, notre Maître. Ou si nous voulons mieux : la seule récompense du Royaume tient dans la Personne de Dieu qui nous aime. Et Jésus veut ainsi, à travers cette parabole, nous faire entrer dans le Mystère de ce Dieu qui ne cesse de « sortir » pour venir à notre rencontre : Dieu, par un pur mouvement de bonté gratuite, sort de lui-même – ne demeure pas dans l'intérieur bienheureux et si serein de la Trinité Sainte : Il sort de très

bon matin, au premier jour du monde pour créer ; Il sort à la troisième, à la sixième, à la neuvième heure – heures liturgiques de la prière juive – pour parler, guider et consoler son peuple ; Il sort enfin, à la onzième heure du jour, au sommet de l'histoire pour nous rétablir dans notre dignité d'images de Dieu. Qui ne voit, en effet, que le Maître de maison recrute les ouvriers de la onzième heure, non pour le profit de sa vigne (il ne reste qu'une heure de travail) mais dans l'intérêt des travailleurs eux-mêmes, afin qu'ils ne restent pas désœuvrés et oisifs sur la place du village ?

De même, Dieu, en son Fils, nous appelle à quitter notre langueur, notre tiédeur et notre paresse pour retourner à sa Vigne – cette vigne qui est, dans l'Ancien Testament, la figure du peuple élu et, dans l'Évangile, le symbole du Christ lui-même : « Je suis la Vigne, vous êtes les sarments et mon Père est le maître de la Vigne ». Quitter la place de ce monde où il n'y a nulle issue, nulle espérance, nul Maître qui prend soin de nous, pour retrouver la Vigne où certes peut peser le poids de la chaleur et du jour mais où, travaillant au Règne de Dieu, nous retrouvons notre dignité, sous la conduite d'un Seigneur qui nous aime et qui, au dernier jour, remettra à chacun de ses ouvriers le denier marqué – comme vous le savez – de l'effigie du Roi (cf. L'épisode du « Rendez à César ») : du vrai Roi qu'est le Christ Jésus. Tous nous recevront ce même denier mystique de la marque de Jésus en nous, de l'amitié du Christ pour nous car Dieu ne se décompte pas, ne se découpe pas, ne s'additionne pas : Il se donne totalement à ceux qui se sont donnés à lui, quelle que soit l'époque de leur conversion.

C'est dans cet esprit, chers Amis, qu'il convient d'aborder le Carême qui pointe à l'horizon de notre mois de février : non dans une vue étroitement morale d'une récompense attendue mais dans un élan spirituel pour le Maître dont l'amitié est la vraie rétribution. Nos prières, nos pénitences, nos aumônes sont là pour nous configurer à Dieu : que notre générosité soit en nous l'écho et l'image de Sa propre générosité. Qu'elle nous rappelle Dieu généreux, nous mène à Dieu généreux, nous transforme en Dieu – si généreux pour nous. Soyons, durant ce Carême, des ouvriers travailleurs et enthousiastes – qui ne regardent pas, obsédés, la paume de leur main pour voir quelle pièce y sera déposée mais des ouvriers joyeux de lever les yeux vers leur Maître qui travaille avec eux et qui pourront ainsi dire : « Ah, quelle joie d'avoir un tel Seigneur qui nous couvre de sa bienveillance et bêche avec nous ! Puissions-nous simplement lui ressembler un peu plus à la fin de notre carême. C'est la plus belle des récompenses ! ».